

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSENT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES DEUX FRÈRES

XIX

JEAN LAPIN ET LE FORÇAT—(Suite.)

— Un peu, compagnon. Il y en a même un qui a pleuré quand je lui ai dit que j'étais ouvrier charpentier, que je m'étais donné un coup de bisaigüe en équarissant une poutre, et que depuis trois mois je ne pouvais travailler, que je mourrais de faim et que j'en étais réduit à porter du fumier que je ramassais sur les chemins et que je vendais pour une assiettée de soupe. Justement, quand je les ai rencontrés, j'avais ma brouette à demi pleine et je suivais tranquillement la grande route.

— Et où te l'es-tu donc procurée, cette brouette ?

— « Là-bas. »

Ce « là-bas » mystérieux, c'était le bagne, le bagne de Rochefort.

Alors le forçat raconte l'histoire de son évasion. Il était sorti du bagne, affublé, d'une blouse d'ouvrier libre, le soir, à la fermeture des portes de l'arsenal. Les amis qui avaient préparé son évasion lui avaient procuré une brouette. Il avait poussé la brouette devant lui, avait demandé du feu pour son brûle-gueule au portier consigne de la ville et était sorti de Rochefort aussi tran-

quillement que de l'arsenal; puis il avait fait deux cent lieues ainsi, poussant sa brouette devant lui, suivant les grandes routes et saluant les gendarmes, voyageant la nuit, dormant le jour sur

le revers des fossés, évitant les villes et les villages. Jean Lapin l'écoutait avec une naïve admiration.

— Tu mériterait de t'appeler comme moi, lui dit-il; tu es un fier lapin.

— Mais, reprit le forçat, tu as fait un joli coup, toi aussi, à ce que disent les gendarmes ?

— Ne m'en parle pas, dit l'homme au chien, j'ai fait un faux coup et non un vrai.

— Conte-moi donc la chose...

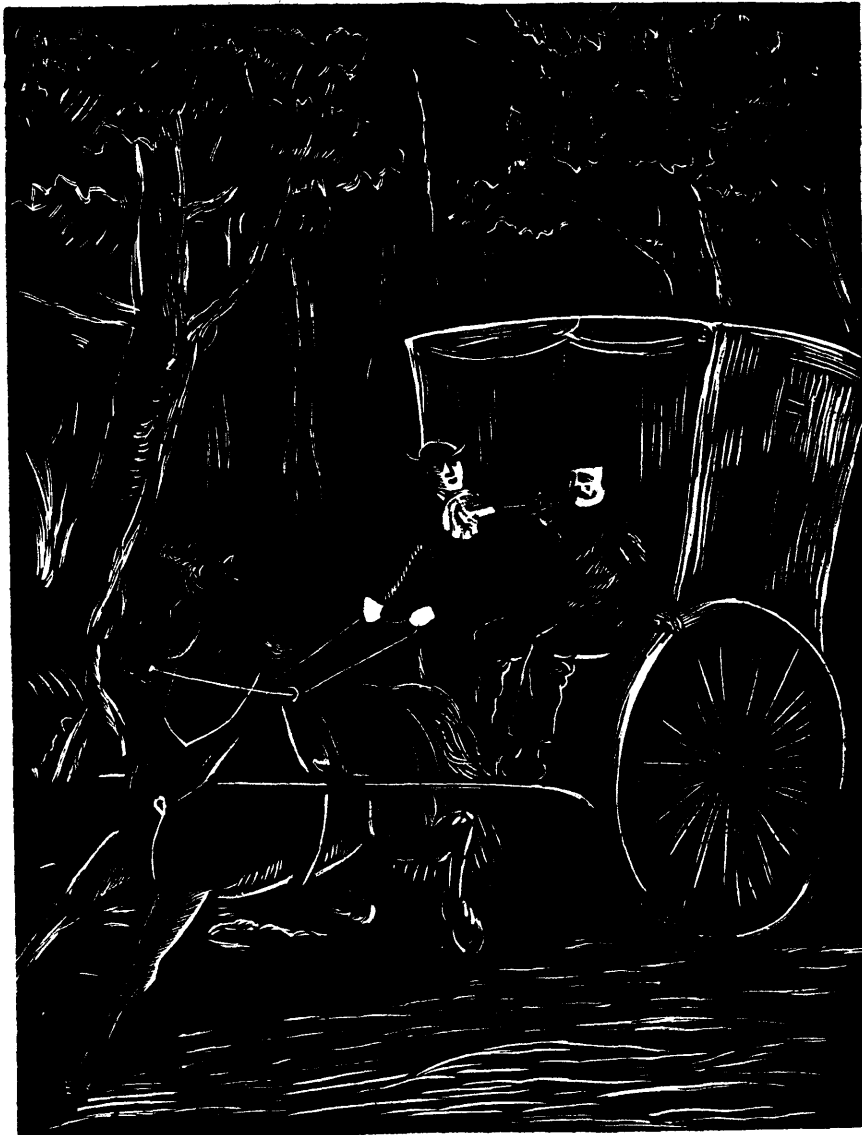
— Voilà: j'étais braconnier et je ne vivais guère de mon métier. Ce n'est pas que le gibier manque, au contraire, mais on le donne pour rien. J'avais toujours eu l'idée de travailler en grand. Voilà qu'un jour, me trouvant dans une auberge d'Avallon, j'entends deux riches marchands de bois qui causaient. L'un dit à l'autre:

« — Après-demain, le courrier s'arrêtera à votre porte avec les fonds.

« Ils jasaient sans se méfier de moi qui buvais une chopine de vin blanc dans un coin, et qui fus bientôt au courant. Le marchand de bois devait envoyer à son confrère un groupe de quinze mille francs.

« Le confrère avait une maison de campagne sur la route, de

l'autre côté de Châtillon. Il faut te dire, que le courrier qui porte les dépêches est un méchant cabriolet à un cheval, et il part d'Avallon à minuit.



Je pressai la détente et le coup partit.